1
Des enfants privés de jouets

Cher ami lecteur, avez-vous déjà vécu cette désagréable expérience consistant à déambuler dans les rayons d'un magasin de jouets sans rien pouvoir acheter ? À étudier avec la plus grande attention voitures télécommandées, Barbie californiennes, zombies phosphorescents ou têtes à coiffer, pour finalement vous entendre dire que « oui, c'est une bonne idée pour quand tu seras plus grand, disons dans deux ans » ?

Tous les enfants connaissent cela ! En sortant du magasin, certains sont décidés à ne plus jamais adresser la parole à leurs parents et les

plus sensibles pensent même à appeler SOS enfance en danger.

Pourtant, tout cela n'est rien comparé à ce que vivaient Archie, Philippa et Lily Brown. Dans toute l'Angleterre, peut-être même dans le monde entier, il n'existait sans doute pas d'enfants plus soumis à la privation. Vous pensez peut-être qu'il s'agissait d'enfants sauvages, très pauvres ou embrigadés dans une secte. Non ! il s'agissait d'enfants menant une vie parfaitement normale dans une maison parfaitement normale de Londres. En réalité, le problème venait de leur père, George Brown.

George travaillait dans le plus grand magasin de jouets de la ville, le plus prestigieux d'Angleterre, *Bears Bazaar*. On pourrait croire que, lorsque votre père travaille dans un endroit pareil, il est facile d'obtenir un Ken démodé ou quelques Gormiti défraîchis. Sans doute, si votre père est vendeur, responsable du personnel ou de la publicité, mais George Brown était comptable et mieux placé que quiconque

pour connaître le juste prix des choses. Juste prix qu'il n'hésitait pas à détailler régulièrement à ses enfants.

– C'est bien simple, expliqua George (réexpliqua, serait plus juste) un après-midi à l'heure du goûter, alors que Lily, 5 ans, réclamait une Barbie tresses magiques. Au *Bears*, les prix sont multipliés par dix. Qui serait assez stupide pour acheter une Barbie tresses magiques *dix fois* son prix ?

– Les parents de Jenny et aussi ceux de Miranda, fit observer Lily, en plongeant un énorme beignet dans son chocolat.

– Eh bien… (George toussa, embarrassé.) Les parents de tes amies ne sont certes pas stupides, mais…

– Mais ?

– Mais cela ne signifie pas que nous devons faire comme eux. Je m'y refuse, par principe.

Car George était avant tout un homme de *principes*. Les principes soutenaient son existence comme des piquets une toile de tente.

En supprimer un, c'était risquer l'effondrement.

Lily planta ses yeux dans ceux de son père. C'était la plus petite des enfants Brown, mais sa détermination semblait inversement proportionnelle à sa taille.

– Je suis sûre que maman…

Elle s'arrêta. Felicity, leur mère, était morte deux années plus tôt, et parler d'elle continuait à lui picoter le nez et à faire monter les larmes. Elle avait fini par accepter la chose comme un superpouvoir dont elle comptait bien se servir un jour, lorsqu'elle serait actrice à Broadway.

– Maman disait toujours que Barbie passe trop de temps à la salle de sport et dans la salle de bains, objecta sa sœur Philippa. Je ne pense pas qu'elle aurait approuvé tant de tresses.

– Oui, mais elle est belle quand même, insista la fillette.

– La beauté est une tyrannie.

– Ah d'accord, fit Lily sans comprendre.

Philippa Brown, 14 ans, était une utopiste



doublée d'une infatigable militante. Elle s'indignait de la marche du monde et l'écrivait sur des pancartes. Elle œuvrait pour les filles, les bébés phoques, contre la viande, le maquillage et les stations de ski.

– Très juste, approuva George. (Il tendit à Lily une serviette pour ses yeux et ses moustaches de chocolat.) Laissons tranquille cette pauvre Barbie.

– Tu devrais aller voir chez *Upper Maxi Discount*, suggéra son frère. Ou chez *Happy Price*, les Buzz l'Éclair y sont à 5 livres sterling, les Barbie tresses magiques ne coûtent sûrement pas…